

JOE BOUSQUET, 1936

C'est une bien dure épreuve. Je vois la vérité. Mon malheur veut que je me connaisse dans cette révélation qui ne dure que quelques secondes, et il n'y a plus rien de grand, désormais, que le sentiment de mon indignité, de mon insuffisance. Dans des intervalles très courts, j'ai voyagé vraiment à travers l'espace et le temps, avec un bonheur indicible, et mon corps était comme mort, car le sentiment que je le réintégrais était en même temps l'abolition à peu près complète de la vérité entrevue.

Je ne savais comment trouver une phrase claire et vraie et qui parle aux sens, car il faut qu'une parole rende sa vérité sensible dans le monde de l'erreur.

Comme un prisonnier qui écrivait sur le mur avec un morceau de sa chaîne, je prenais tous mes mots dans le temps, m'efforçant de former avec eux une vérité créatrice, donc, susceptible d'engendrer du temps.

J'ai cru que je pouvais atteindre le cœur du monde dans mon langage. J'étais comme un mourant qui aurait cherché à s'établir entre son souffle et ses lèvres.

la Tisane de sarments, 1936, © Albin Michel.

En ce moment, où je suis en train d'écrire, s'il est au moins une chose que je prouve, c'est que je ne suis pas rassasié d'écrire des romans. Ma plus haute ambition, c'est en effet d'écrire le roman de cette structure absolue, à travers les bouleversements qu'entraîna pour moi cette découverte, et d'écrire à ce sujet non pas un essai philosophique romancé, ou un roman bâtard, mais un vrai roman, celui de ma propre vie, replacée dans cette genèse et, à cet égard, toute vie sachant reconnaître les signes est selon moi un sujet d'une valeur romanesque sans égale, le seul sujet.

MICHEL BUTOR, 1974

J'ai beaucoup voyagé, paraît-il; certes, pas assez pour mon goût; il suffit que je regarde sur un globe terrestre ces innombrables régions où je ne suis jamais allé, pour que me saisisse à nouveau ce violent désir, inverse de la nostalgie, pour lequel notre langue n'a pas de nom (il doit bien y avoir une raison pour cela), auquel je suis incapable moi-même de donner un nom pour l'instant; je voyage moins depuis quelque temps, je m'assagis, semble-t-il, je m'alourdis, j'ai des difficultés de tous ordres, bien sûr, j'ai besoin de sentir en sécurité les miens, personnes qui grandissent, objets qui s'accumulent, de les installer, mais surtout j'ai besoin de digérer d'anciens voyages, je n'en suis pas encore tout à fait revenu, je n'en reviendrai jamais complètement, il s'agit pour moi de trouver un *modus vivendi* avec eux par le moyen de l'écriture, avant de pouvoir repartir vraiment; c'est donc pour voyager que je voyage moins.

Or j'écris, et j'ai toujours éprouvé l'intense communication qu'il y a entre mes voyages et mon écriture; je voyage pour écrire, et ceci non seulement pour trouver des sujets, matières ou matériaux, comme ceux qui vont au Pérou ou en Chine pour en rapporter conférences et articles de journaux (je le fais aussi; pas encore en ce qui concerne précisément ces deux pays, malheureusement; cela viendra), mais parce que pour moi voyager, au moins voyager d'une certaine façon, c'est écrire (et d'abord parce que c'est lire) et qu'écrire c'est voyager.

Répertoire IV, «Le voyage et l'écriture», Ed. de Minuit, 1974.

ALAIN BOSQUET, 1980

LE DISCREDIT DES MOTS

Par lassitude, on discrédite quelques mots.
«Herbe» veut dire «effroi», «horizon» signifie «azur dément». Le verbe «voir» ne se conjugue qu'à l'imparfait. «Lavande» et «malaise du fleuve»

sont synonymes. «Quatre-mâts» devient «vautour». On ment, on triche, on joue. Le proverbe en danger ne peut plus se défendre. On casse une voyelle comme un œuf de canard. On refuse aux consonnes

l'accès à la musique douce. On s'émerveille d'une syllabe en liberté, folle couleuvre. On se moque sans fin de l'homme articulé.

Le tigre se traduit par une ortie, le lac par un rocher. Pourquoi faut-il que la parole ait un sens, quand la chair se couvre de jurons?

Sonnets pour une fin de siècle, Gallimard, 1980.

L'imaginaire des mots, qui contribue ainsi à susciter les matériaux de l'œuvre, commande encore plus souvent et plus systématiquement leur organisation. Leiris souligne lui-même son habitude de procéder par associations libres de mots et d'idées. Il a, dit-il, le goût de la «cocalanite» (du coq-à-l'âne). Il en a fait l'un de ses modes favoris d'investigation intérieure «Qu'une idée appelle une autre idée, une image une autre image, et l'on doit arriver à faire le tour de soi-même.» Le charme de sa lecture tient pour une bonne part à la composition, qui procède tantôt par fondu enchaîné, tantôt au contraire par rupture brutale. Tous les effets de liaison, d'enchaînement, de rappel des thèmes agrafent ensemble les pans du discours; les effets de disjonction et de dérive y ménagent dès zones d'ombre, des trous de sens.

«la Quête «autobiographique» de Michel Leiris», *la Nouvelle Critique*,